

Déjeuner avec “Obama n'a été qu'un rêve passager”



Autour d'un lapin à La Havane, le célèbre écrivain cubain parle des Castro, de la censure et des réalités douces amères de son pays

James Ferguson. Financial Times

J'ai accepté de rencontrer Leonardo Padura dans son logement à Mantilla, un quartier de maisons modestes ornées de petits porches, en banlieue de La Havane, puis d'aller ensemble au restaurant. L'écrivain le plus connu de Cuba a toujours vécu là-bas – ainsi que sa mère, à l'étage inférieur – dans une maison à deux étages qu'il a en partie construite de ses propres mains, à proximité d'une rue bruyante, à deux maisons de la “boulangerie de la victoire” aux murs ornés de slogans de Fidel Castro.

Nous sommes un dimanche soir et la chaleur estivale torride commence à baisser. Padura connaît Mantilla comme personne, et pourtant il conduit sa vieille Subaru bleue prudemment, en évitant les nids-de-poule de la chaussée, sous le ciel qui s'assombrit. Après tout, faire attention et éviter les écueils sont des réflexes de survie classiques dans le Cuba d'aujourd'hui, et pas seulement pour le critique social le plus fin du pays. Padura a 61 ans, une barbe argentée, des cheveux coupés court et un

regard vigilant. Il est une figure rare dans le Cuba communiste : ni dissident subversif, ni écrivain de romans de gare. Dans les années 1990, il a commencé à se faire un nom avec une quadrilogie de romans policiers à la Chandler, dont l'anti-héros, un certain Mario Conde, permet à Padura de décrire une réalité cubaine douce-amère de façon politiquement acceptable. Mario Conde est un homme à femmes qui aime boire, négligé, et souvent sans le sou. Il est un Cubain type, fréquemment sujet à des questionnements philosophiques et au doute, qui donne au lecteur à voir la vie de La Havane derrière la musique, les plages et l'architecture coloniale décrépie que l'on voit sur les brochures touristiques.

“Après tout, faire attention et éviter les écueils sont des réflexes de survie classiques dans le Cuba d'aujourd'hui, et pas seulement pour le critique social le plus fin du pays”

Cependant, c'est son chef-d'œuvre, 'L'homme qui aimait les chiens', paru en 2009, qui a permis à Leonardo Padura d'accéder à la reconnaissance internationale. Avec un souffle tolstoïen, ce roman historique raconte l'exil de Leon Trotsky, et celle de Ramon Mercader, l'homme qui l'a assassiné au Mexique en 1940. Le fait que cette critique cinglante du communisme ait remporté le Prix national de la critique à Cuba est non seulement la preuve du talent littéraire de Padura, mais aussi de son agilité politique face à l'éventualité d'une censure de la part du Parti communiste cubain.

“La frontière est très mince” dit Padura lorsque nous arrivons au restaurant. Habillé d'un t-shirt et d'un pantalon blanc, il pose sa lourde carcasse dans un coin tranquille du restaurant. “Il n'y a pas besoin d'exagérer la difficulté des choses ici, la réalité est assez difficile comme ça. En même temps, si vous ne faites pas mention de ces difficultés, vous ne rendez pas service à la réalité.”

Cuba et la philosophie du dromadaire

Nous nous trouvons dans un endroit luxueux, loin de La Havane sordide de son héros, Conde, avec ses maisons décrépies, ses ascenseurs en panne et ses rues sales. Le restaurant s'appelle Divino. C'est l'un des restaurants privés, de qualité inégale, qui sont apparus récemment à Cuba, surtout depuis la détente diplomatique avec les États-Unis, désormais à moitié reperdue, et les réformes quasi avortées du président Raul Castro.

Ce restaurant a des nappes rouges, des serveurs en uniforme et une terrasse avec vue sur un paysage verdoyant. Il y a même une cave à vin. Je devine que ce n'était pas le premier choix de Padura, même si le restaurant

est quasiment vide ce soir et par conséquent discret. Il n'aurait pas été le premier choix de Mario Conde non plus. Le détective de ses romans critique souvent le luxe et le tapage de l'argent facile que l'on voit parfois dans le Cuba d'aujourd'hui. Est-ce que cet étranger bien habillé est un entrepreneur qui a réussi ou un simple apparatchik avec les bons contacts ? Peu de choses sont ce qu'elles semblent être à première vue.

Le prochain livre de Padura, 'La transparence du temps', qui sera publié en janvier 2018, explore le thème de la fracture sociale grandissante à Cuba. Mario Conde y chasse une statuette de la Vierge noire datant du XIII^e siècle. Ce périple le transporte des quartiers les plus pauvres de La Havane aux plus riches – "bien plus luxueux qu'ici", dit-il en montrant la salle d'un geste. Le livre "explore la relation entre l'Homme et l'Histoire... comment un homme est formé et déformé par l'histoire" dit-il en grimaçant.

Un serveur en nœud papillon arrive et ouvre la première des deux bouteilles de vin rouge que j'ai ramenées avec moi de Miami. On la trouve délicieuse. Padura sort des cigarettes de sa ceinture-banane. J'en fais autant. "Mon Dieu" dit-il. Nous fumons tout en examinant le menu avec attention.

"Si tu invites des Cubains à manger dans un restaurant comme celui-ci, et tu leur demandes ce qu'ils pensent de la nourriture, généralement, ils ne te répondent pas 'c'est bon' ou 'c'est mauvais', mais te donnent la quantité qu'ils ont mangée. Le jugement qualitatif est remplacé par le quantitatif." Manger tient une place importante dans les livres de Padura. Pas tellement à cause de la faim en elle-même – "Cuba est probablement le seul pays d'Amérique latine où personne ne meurt de faim" – mais plutôt à cause de l'éternelle incertitude à propos de quand le Cubain mangera la prochaine fois ou sur ce qu'il mangera. Cette névrose est née de décennies de rationnement, d'étagères de supermarché vides, et de la trop fréquente et lamentable réponse qu'on obtient lorsqu'on demande les denrées les plus basiques : "No hay". Il n'y en a pas.

"Conde et ses amis appellent cela 'la philosophie du dromadaire' " dit Padura. Le jugement qualitatif est remplacé par le quantitatif." C'est un commentaire typique de Padura : précis et complet, critique et pourtant respectueux.

Nous choisissons nous aussi l'abondance. Nous passons commande de "tostones", des galettes de légumes frits – une spécialité des Caraïbes –, une salade composée et des assiettes de riz blanc et de haricots noirs. Pour

le plat principal, Leonardo a pris le poulet grillé. J'ai choisi le lapin rôti.

Leonardo Padura, Héphaïstos tropical

Le chemin parcouru par Padura, de sa petite banlieue de La Havane à la reconnaissance internationale, est remarquable. Lui et sa femme, Lucia, 58 ans, à qui il dédie tous ses livres et qui collabore avec lui sur les scénarios des films, font tous deux parties de ce qu'il appelle "la génération crédule". Ils ont grandi avec la révolution et ont cru à la vision de Fidel, celle d'un futur socialiste que le dogme leur promettait sans faille.

Son père, propriétaire d'un petit magasin, était un franc-maçon, et sa mère, une catholique. Les deux ont inculqué à Padura des principes éthiques importants, mais "j'ai grandi loin du monde des livres", dit-il. Il voulait étudier le journalisme. Au lieu de ça, il a étudié la philosophie à l'université de La Havane. Il a brièvement travaillé comme journaliste à la 'Juventud Rebelde', le journal de la jeunesse communiste, et fut reporter de guerre en Angola.

Sa chance – même si c'est difficile de l'appeler ainsi – est arrivée après la chute du mur de Berlin, quand Cuba était plongée dans "la période spéciale" des années 1990. Une période de crise économique et de rationnement extrême. Padura était devenu directeur de la rédaction d'un magazine qui allait bientôt cesser de paraître durant la crise. Une situation qui l'a laissé avec un salaire modeste et sans réel travail. Alors, il s'est mis à écrire.

"Je ne suis peut-être pas le meilleur écrivain cubain de ma génération, mais je suis celui qui travaille le plus"

Son premier livre avec pour héros Mario Conde fut publié en 1991, à l'étranger, après avoir été refusé dans son pays. Le deuxième, publié en 1994, a remporté un prix international. Les mots ont jailli de lui : des romans, des scripts, des articles de journalisme et une biographie semi-inventée de José Maria Heredia, le poète romantique cubain.

Il a remporté des prix littéraires, parmi lesquels le Prix Café Gijón à Madrid en 1995, celui qui lui a été le plus utile. Un prix doté de 16 000 dollars, une fortune à Cuba, où le salaire mensuel dans le secteur public est de 20 dollars. Padura s'est acheté une voiture.

"Lorsque nous sommes rentrés d'un festival littéraire en Espagne cette semaine, nous sommes arrivés à 23 heures. À 5 heures du matin, j'étais au

travail. Je suis obsessionnel”.

Cela donne une image d'un Padura infatigable, d'un Héphaïstos [dieu des forgerons et artisans, ndt] tropical qui forge des filigranes littéraires dans son bureau au-dessus du garage.

Obama, un rêve qui passe

La nourriture arrive et avec elle, la propriétaire du restaurant, Yoandra, une impressionnante femme d'une quarantaine d'années. “Distinguido !” s'exclame-t-elle, en agitant ses mains aux ongles vernis. “Où est mon livre ? !”

Padura rit alors que Yoandra s'assoit à notre table. Je lui demande pourquoi elle a choisi un endroit aussi loin des quartiers chics de La Havane pour y établir un restaurant aussi luxueux. “Oh, nous avons beaucoup de visiteurs ; des bus touristiques arrivent ici” dit-elle.

“Mon mari et moi, nous avons fait cela uniquement pour financer notre communauté... nous nourrissons 50 personnes chaque jour”, affirme-t-elle. “Je pense beaucoup au voisinage, comme lui !” Elle pointe son ongle peint en rouge vers Padura. “Bon appétit” dit-elle en s'apprêtant à partir.

Nous dégustons le repas.

Le succès international de Padura – y compris l'adaptation en quatre films par Netflix des enquêtes de Mario Conde sous le titre ‘Quatre saisons à La Havane’ – lui a assuré une protection et la célébrité, mais également le fardeau d'être une personnalité cubaine connue. Il a écrit un essai malicieux intitulé ‘J'aimerais plutôt être Paul Auster’. Sa réputation lui vaut d'être vu comme expert en politique (évidemment), mais aussi économie, agronomie et religion. En fait, “un gourou qui doit être capable de prédire l'avenir”.

Je préfère lui parler du présent. En juin, Donald Trump a remis en cause certaines mesures de levée de l'embargo prises par Barack Obama dès 2014. Les touristes américains avaient commencé à se rendre sur l'île, les vols commerciaux depuis les États-Unis avaient repris pour la première fois depuis un demi-siècle, et le petit commerce cubain commençait à fleurir. La réponse de Padura est plus personnelle que politique : “L'embargo a été un cauchemar. Obama n'était qu'un rêve passager. Maintenant nous sommes de retour dans le cauchemar.”

Je me demande s'il a déjà pensé à vivre ailleurs. Au cours des 60 dernières années, la plupart des meilleurs écrivains cubains ont fini par émigrer.

L'hémorragie de talents continue, que ce soit celle des médecins, des joueurs de baseball ou des musiciens. Et pourtant, Mantilla est au cœur du processus créatif de Paduro. 'L'homme qui aimait les chiens' se termine par ces mots : "toujours à Mantilla", et le quartier est une source d'inspiration, comme l'eau que Padura transporte parfois depuis le puits que son grand-père avait creusé.

La question semble avoir touché une corde sensible. "C'est compliqué. En théorie, un écrivain peut travailler d'où il veut. Mais si vous perdez le cordon ombilical, cela peut avoir un grand impact. Ce n'est pas une loi générale, mais je l'ai vu arriver." répond-il. "Je pourrais probablement avoir une meilleure vie matérielle, je ne sais pas. Mais si je perds la mémoire et le contact quotidien avec la réalité qui change..." Il laisse ses pensées se perdre puis se reprend : "Je cherche toujours à faire ce qui me semble le plus important, à savoir mon droit de vivre à Cuba, d'écrire à Cuba et d'écrire sur Cuba. Parce que je suis avant tout un écrivain cubain".

Homme de gauche, mais pas très orthodoxe

Nous ouvrons une deuxième bouteille. Nos assiettes sont retirées. Nous nous sentons tous deux rassasiés et un peu étourdis. Je parle à Padura de la censure. "C'est très arbitraire" répond-il. "La quatrième édition cubaine de 'L'homme qui aimait les chiens' a été censurée. Elle n'a pas été distribuée. Mais pas la première, ni la deuxième ni la troisième." Et qu'en est-il de l'autocensure, la forme la plus pernicieuse d'entre toutes ? "On peut s'autocensurer pour plein de raisons qui ne sont pas politiques : des questions de genre, de culture, de goût" répond-il adroitement. "Dans tous mes livres, j'ai toujours dit tout ce que j'avais besoin ou envie de dire."

Je lui parle de 'L'Homme qui aimait les chiens'. Qu'est-ce qu'il avait envie ou besoin de dire dans ce livre ? Beaucoup d'émigrés cubains m'ont dit leur étonnement qu'une description aussi accablante de Cuba ait pu être écrite par quelqu'un vivant encore sur l'île.

"Très simple", Padura répond immédiatement. "Sous le stalinisme, un grand rêve du XXe siècle s'est éteint... Une grande opportunité historique a été trahie. Si vous me demandez quelle société je préfère, sans réfléchir je vous réponds : une avec un maximum de démocratie et un maximum de liberté. C'est une utopie. Mais l'utopie, par définition, n'existe pas. Donc nous n'y arriverons jamais. Pourtant, cette société a commencé à être érigée sous le socialisme, mais elle s'est perdue en route. Son assassin a été Staline, parce qu'il a érigé le modèle socialiste qui existe depuis."

“Les gens rêvent d’une Arcadie depuis toujours et il faut continuer de la rêver. Sous quel modèle social ou économique peut-on la construire ? Je ne sais pas. Je ne suis pas un économiste. Mais je suis un citoyen, et c’est dans ce monde que je veux vivre”

Je lui dis qu’il ressemble à un marxiste qui ne croit pas au marxisme. Padura rigole. “Je suis un humaniste et un homme de gauche, mais pas très orthodoxe.

Je me cale dans ma chaise. Sa réponse est du genre savamment pesé qu’on entend souvent de la part de Cubains connus, marqués par un passé de surveillance quasi “stasiste” dans lequel toute infraction idéologique pouvait conduire à une sanction. Il y a vingt ans, un déjeuner avec le Financial Times aurait certainement été impossible.

Brumeuse boule de cristal

En dessert, nous partageons un “tres leche”, un gâteau au lait léger et sucré, puis nous commandons deux espresso sucrés et chauds. Je lui parle du futur. Le Venezuela, l’allié le plus proche de Cuba, est dans le chaos. Fidel est mort en novembre 2016. Les lois cubaines sur le patrimoine et la propriété se sont de nouveau durcies avant que Raul Castro ne se retire de la présidence en février prochain. Tout a l’air lugubre.

La boule de cristal de Padura est aussi brumeuse que celle des autres. Yoandra, qui vient de nous rejoindre, nous fournit peut-être la meilleure image. “C’est un peu comme être à la plage lorsqu’on voit une immense vague arriver. Tout ce que tu peux faire c’est te recroqueviller, te faire tout petit en attendant que ça passe.”

Padura ne souffre pas de la vanité qui accompagne souvent la célébrité littéraire en Amérique latine. Au contraire, durant cette période d’excentricité et de mégalomanie généralisées, son attitude très terre à terre est la bienvenue. Quand je lui demande quels sont ses espoirs pour Cuba dans dix ans, Padura répond simplement : “Mon rêve est celui d’un pays dans lequel chaque Cubain peut vivre de son travail. Cela résoudrait pas mal de problèmes... même Raul a dit ça”.

Il s’arrête. “Tout ce que j’ai – un certain succès littéraire, un certain confort matériel, quelques voyages, un peu de prestige – vient du travail que je fournis. Je suis fier de cela.” À ce point de la soirée, et parce que son lendemain de travail, qui commence à l’aube, s’approche à grand pas, nous nous levons.

Divino Calle Rafael N°50, Mantilla, La Havane, Cuba

Bouteille d'eau 2,5 pesos Haricots noirs 3 pesos Salade composée 2 pesos Tostones 1,5 peso Riz blanc 1,5 peso Poulet grillé suprême 6 pesos Lapin rôti 6 pesos Café x 2 2 pesos Crème de lait 4 pesos Total: 28,50 pesos (£21) (Plus deux bouteilles de Cave du Tain acheté au duty free de l'aéroport de Miami, \$35)